Ami du Clergé du 27 janvier 1949

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Dominicales liturgiques. — IX. *Septuagésime* : Jésus Bonté infinie, 25.

Entretiens sur l'Action catholique. — XXXIII. Adolescence au travail, 26.

L'Année avec Notre-Dame. — III. *La Purification* (2 février) : La fête des cierges, 28. — IV. *Notre-Dame de Lourdes* (11 février) : Lourdes et notre foi, 30.

Brèves conférences sur l'Histoire de l'Eglise. — LV. Règne de Gratien (375-383), 31.

DOMINICALES LITURGIQUES

IX

Dimanche de la Septuagésime

JÉSUS, BONTÉ INFINIE

Mes frères,

Le royaume des cieux est semblable à un roi qui fit les noces de son fils. Ces noces sont l'œuvre du salut que Jésus a accomplie sur la terre. Le Rédempteur rétablit l'union de l'homme avec son Créateur, union que le péché avait brisée. Union aussi intime que celle de l'époux avec l'épouse.

1re étape de cette grande œuvre : l'Incarnation. 2e étape : la Croix et le rétablissement de la grâce dans les âmes. 3e étape : le Ciel.

Au temps de Noël nous avons recherché le Dieu vivant et vrai. Cependant, quel est l'homme qui ne se reproche pas des infidélités à l'amour, des retards coupables à répondre aux invites de la grâce, des péchés ? Dans le monde, il est des créatures de Dieu qui déclinent dédaigneusement l'invitation du Roi et s'en vont, qui à ses affaires, qui à ses plaisirs. Le Roi poursuit, sans que rien puisse l'arrêter, ses appels et son œuvre d'amour. Il envoie ses serviteurs et ses gardes dans les carrefours pour diffuser partout, aux mauvais comme aux bons, l'invitation aux noces. C'est la signification de ces trois dimanches de l'avant-carême.

« A la Septuagésime et pendant le Carême, Notre Mère l'Eglise insiste sans se lasser pour que nous considérions chacun nos misères, que nous nous appliquions à un amendement effectif, en particulier, que nous détestions nos péchés et que nous les effacions par nos prières et nos pénitences ; c'est en effet par la prière assidue et le regret des fautes commises que nous obtenons le secours d'en-haut sans lequel il n'est aucun de nos efforts qui ne reste vain et stérile » *(Mediator Dei)*.

La liturgie donne à nos âmes le ton obligatoire pendant ce temps de réflexion et de prière, en suspendant l'*Alleluia*, et en offrant à nos méditations des textes d'une bouleversante énergie.

I. — *Un solennel avertissement*

1° C'est pour nous réveiller de notre assoupissement que l'Eglise prend une mesure d'une gravité extraordinaire. Elle qui aime tant chanter l'*Alleluia*, le mot céleste de la louange divine, elle le réserve, à dater de ce jour et pendant soixante-dix jours, jusqu'à la grande fête pascale. Sans doute l'Emmanuel, le Rédempteur, nous a apporté la joie de sa naissance et la promesse du ciel. Mais les dangers, les entraînements de ce monde où les âmes sont captives risquent de vous faire perdre le bénéfice de son Incarnation. Le péché, le mal unique, suprême, obnubile aux yeux des hommes le ciel... Des cœurs sont souillés par le péché, par l'amour des biens terrestres... Le Christ a voulu souffrir et mourir ; et ils n'en font pas cas.

Avant de chanter ave le Christ ressuscité l'*Alleluia* du triomphe, chrétiens, partagez ses combats, sa prière, sa pénitence. « Qui veut me suivre, a-t-il dit, qu'il se renonce lui-même, qu'il prenne sa croix, à ma suite ! » Purifiez-vous, comme jadis le prophète Isaïe, avant d'être admis à chanter de nouveau l'*Alleluia* de l'éternelle joie.

Au moyen âge nos pères chantaient dans leurs églises des « adieux à l'*Alleluia* » : « Que l'ange du Seigneur t'accompagne, Alleluia ! et que tu reviennes parmi nous dans la joie ! Nous ne sommes pas dignes de te chanter toujours : Alleluia ! »

Benedicamus Domino, alleluia, alleluia ! Deo gratias, alleluia, alleluia ! C'est l'adieu actuel, aux vêpres de samedi.

2° *Septuagésime* signifie soixante-dix jours. La vie du chrétien est un temps d'épreuve. Le monde de péché dans lequel il vit est comparé par l'Eglise à Babylone où le peuple de Dieu subit jadis une captivité de 70 ans : d'où ce temps d'expiation du péché. Après Pâques, sept semaines d'allégresse, symbole du ciel, récompensant le chrétien de ces 70 jours de pénitence. Pour accentuer encore la signification mystique, les leçons de l'Office rappellent le péché du premier homme et de la première femme, la promesse faite, après la chute, du Rédempteur divin et l'histoire biblique des premiers temps de l'humanité.

3° *Laus tibi, Domine, Rex æternæ gloriæ !* Nous ne cessons pas pourtant de louer Dieu ; mais dans l'austérité, les yeux fixés sur l'autel. Aux mérites infinis de Jésus nous voulons unir nos pauvres mérites. Cependant notre espérance est impérissable.

« Puisque vous m'avez aimé jusqu'à me donner votre Fils unique pour être mon Sauveur et mon époux, *les trésors infinis de ses mérites sont à moi.* Je vous les offre avec bonheur, vous suppliant de ne me regarder qu'à travers la Face de Jésus et dans son Cœur brûlant d'amour » (Ste Thérèse de l'Enfant-Jésus).

II. — *La course pour la couronne*

1° L'*Introït* exprime les terreurs auxquelles Adam et sa race sont exposés depuis le péché. L'ennemi des âmes, le démon, les assiège. Parfois il est « légion ». S'il se rend maître d'un homme, le pire danger est l'angoisse, le désespoir auxquels aboutit la perte de la foi. C'est la maladie mortelle de l'homme. Que l'homme s'arrache au péché en recourant à la foi, aux actes de foi répétés, multipliés, il sera vainqueur et le sacrement de Pénitence lui rendra la paix ! L'épreuve aura servi à le rendre victorieux. « J'ai invoque le Seigneur, et il a écouté ma voix, chante le Ps. XVII. Je vous aimerai, Seigneur. Vous êtes mon appui, ma force, mon libérateur. »

2°. Dans la *Collecte*, reconnaissons que « nos péchés ont mérité le châtiment » et demandons à Dieu de faire éclater sa miséricorde pour la gloire de son Nom.

Prions pour ceux que cet aveu, cette humilité étonnent, scandalisent... afin que Notre-Seigneur et Dieu « enlève le voile qui couvre leurs cœurs et que, renonçant à Satan et à leurs idoles, ils se convertissent au Dieu vrai et vivant ». Ils sont tous les bénéficiaires des merveilles et des bontés de Dieu ; ils ont reçu, pour la plupart, le même baptême, mangé le même Pain du ciel. Leur pain quotidien est le don quotidien du Père qui est aux cieux.

Que leur manque-t-il, pour qu'ils reprennent leur place dans le « stade » ? Des entraîneurs. Des chrétiens énergiques et exemplaires qui raniment la flamme, qui fassent, au vu et au su de tous, ce que fit, par exemple, un général Leclerc pour rassembler les énergies et donner à ceux qui s'abandonnaient le choc, le sursaut sauveur. Des militants, des chefs, des champions...

Or le secret de cette action conquérante, c'est l'amour. « Ce ne sont ni des ailes ni des pieds qui nous conduisent à Dieu. Deux amours en cette vie sont aux prises : l'amour du monde et l'amour de Dieu, et celui de ces deux amours qui reste vainqueur attire à lui comme par son propre poids l'âme dont il a pris possession » (S. Augustin). L'âme qui aime court, vole : tout lui devient facile et, traçant vaillamment le chemin, elle entraîne en son sillage tout le « convoi » humain qui ne demande qu'à être entraîné, ainsi qu'au début de l'automne on aperçoit en tête des oiseaux migrateurs un chef de file qui fend l'air, ouvrant la route à toute la bande.

Etudiez, cherchez la raison profonde de la langueur spirituelle, de la mort spirituelle de nos contemporains. Ils vous répondront : *Quia nemo nos conduxit*. Personne ne nous a entraînés ; ou comme le paralytique de la piscine : *Non habeo hominem* : personne ne s'occupe de moi.

Il fallait des hommes. Il faut des hommes qui agissent.

3° Le *Graduel* et le *Trait* qui le prolonge expriment la confiance du chrétien envers Dieu qui regarde sans cesse ceux qui travaillent et qui souffrent. L'admirable psaume *De profundis* est le cri de l'âme humiliée de ses chutes, mais ne perdant rien de sa confiance.

« Quelle grâce, écrit Ste Thérèse de l'Enfant-Jésus, quand le matin nous ne nous sentons aucun courage, aucune force pour pratiquer la vertu, c'est alors le moment de mettre la cognée à la racine de l'arbre. On est tenté de tout laisser là ; mais dans un acte d'amour même pas senti, tout est réparé et au-delà ; Jésus sourit, il nous aide sans en avoir l'air et les larmes que lui font verser les méchants sont essuyées par notre faible petit amour. L'amour peut tout faire. Les choses impossibles ne lui semblent pas difficiles. Jésus ne regarde pas autant à la grandeur des actions ni même à leur difficulté qu'à l'amour qui les fait faire. »

4° L'appel à l'action que lance l'*Evangile* des ouvriers de la vigne est en même temps un appel à la prière persévérante, une invitation à la communion, afin que les fidèles « fortifiés par les dons de Dieu ne cessent pas, en les recevant, de les rechercher et qu'en les recevant ils les recherchent sans fin. »

* *

Lorsque *Notre-Dame* apparut à Bernadette à *Lourdes* le 11 février 1858, son message fut un appel de Septuagésime. Dans un monde où le péché a introduit les gémissements de la mort et les douleurs de l'enfer, la Vierge Marie, dans une lumière céleste, fait passer à son peuple l'appel évangélique : Allez, vous aussi, travailler à la vigne. Priez pour les pécheurs. Pénitence ! Le chapelet dont elle rappelle la nécessité, les miracles qui tombent de ses mains, les conversions innombrables, les communions ferventes, les processions et les hommages publics rendus au T. Saint-Sacrement, toute l'immense vitalité catholique actuelle attestent que l'intervention de la Reine du ciel et de la terre a obtenu des résultats splendides. *Percipiendo requirunt et quærendo sine fine percipiunt.*

C'est un exemple, le plus beau après celui du Maître, à méditer, à regarder, à imiter.

Marie a prié pour nous. Elle prie pour nous. Elle a parlé. Elle a agi. Elle agit. Allez et faites de même.

« Tu iras au ciel, la Sainte Vierge te l'a promis », disait-on à Bernadette. — « Oui, répondait-elle ; si je le gagne ! » Ainsi soit-il.

ENTRETIENS SUR L'ACTION CATHOLIQUE

XXXIII

ADOLESCENCE AU TRAVAIL

Mes frères,

Le travail est la loi de la vie. L'adolescent n'y échappera donc pas, et il est normal qu'il en fasse tôt l'expérience. Nous ne sommes pas, chers parents, de ceux qui s'en vont trop facilement répétant qu'il ne faut faire aux enfants « nulle peine, même légère ». Ce serait mal les aimer, car la vie, un jour, deviendra dure pour vos enfants comme elle l'est pour vous, et ils n'auront pas trop de tout leur courage pour y faire face.

Mais le véritable éducateur, s'il n'oublie jamais le but à atteindre, sait cependant qu'on n'y parvient que par étapes ; et il marche lentement, au pas de celui qu'il éduque, sachant bien que toute fausse manœuvre, toute avance prématurée, risque de compromettre l'avenir.

Or, n'est-ce pas un peu de cela qu'il s'agit lorsque nous nous trouvons en face de l'adolescence salariée ?

I. — *L'entrée au travail*

Le problème est très différent, certes, suivant qu'il s'agit d'un petit paysan ou d'un fils d'ouvrier.

Pour l'enfant du milieu *rural*, l'apprentissage de la vie de travail a commencé bien avant l'adolescence. Dès qu'il a pu manifester quelques forces, et un peu d'ouverture d'esprit, il a pris sa part des travaux de la maison, et ses moments de loisirs journaliers ou hebdomadaires, tout comme son temps de vacances scolaires, ont été bien occupés.

Il n'y a donc pas pour lui de *bouleversement psychologique* lorsqu'il quitte l'école pour entrer dans le monde des adultes. Ce n'est pas pour lui un monde inconnu ; gestes, habitudes, préoccupations, lui sont familiers. Tout au plus — et ce n'est pas négligeable — connaît-il une vie de travail *plus exigeante*, avec, souvent, le *dépaysement* d'un milieu nouveau, s'il est

placé chez d'autres pendant un certain nombre d'années.

Lorsqu'il s'agit du jeune apprenti en *usine* ou même au bureau, le problème est tout différent. Il entre vraiment dans un *monde nouveau* où il se sent brusquement tout petit, lui, qui il y a quelques mois à peine, était à l'école parmi les grands.

Et ces adultes ne sont pas toujours, hélas ! à la hauteur de leur tâche ! Pris par leurs habitudes, ils ne font aucun effort pour se gêner devant un adolescent. C'est à celui-ci de s'adapter à eux, comme il le pourra, et nous supposons le cas le plus favorable, celui où il n'y a ni brimades, ni brutalités, ni influences pernicieuses.

L'usine, surtout, pose au jeune ouvrier ou apprenti de 14 ans de *redoutables problèmes*.

Physiquement, elle lui demande de gros efforts, pour lesquels son organisme n'est souvent ni assez préparé ni capable encore de les supporter.

Moralement, surtout, le milieu dans lequel il entre lui révèle brusquement une foule de choses qu'il ignorait, et qu'il apprend mal.

C'est qu'à 14 ans, la formation de cet adolescent n'était pas encore terminée. Il lui restait beaucoup de choses à apprendre, pour lesquelles il aurait fallu patience, tact, délicatesse. Rien de tout cela ne lui est ménagé dans son nouveau milieu.

Parents chrétiens, qui faites souvent de si courageux efforts, non seulement pour que vos enfants puissent parfaire leur instruction pendant quelques années de plus, mais pour qu'ils puissent passer leur adolescence dans un milieu plus préservé, où ils n'auront contact qu'avec des enfants de leur âge ou des éducateurs avertis, songez à la foule de ces enfants du milieu populaire qui entrent, chaque année, sans préparation, dans la vie. Ils ont besoin, non seulement que nous priions pour eux, mais que nous posions leur problème jusqu'à n'être pas en sécurité de conscience, car nous en sommes *tous*, de près ou de loin, *responsables*.

II. — *Problèmes nouveaux*

N'essayons pas d'éluder ce reproche en nous disant que ce problème, après tout, n'est pas nouveau, et que, depuis que le monde existe, il y a eu des enfants qui ont vu, au moment de l'adolescence, se poser pour eux le problème de leur entrée au travail.

La grande usine, l'industrialisation à outrance, sont du siècle dernier. Leurs ravages se sont même étendus bien plus loin que le problème qui nous préoccupe, puisqu'il a fallu toute la force de la loi pour interdire le travail en usine des *tout jeunes enfants*. Ce fut la honte de notre XIXe siècle, dans une civilisation qui se disait pourtant chrétienne, que de n'avoir pas vu à quel point cela était inhumain.

Mais ne croyons pas le problème résolu pour autant. S'il n'y a aucun inconvénient pour un garçonnet ou une fillette à commencer leur vie de travail dès 13 ou 14 ans lorsqu'ils le font *auprès de leurs parents*, ou d'amis très proches, ou dans un atelier familial au sens vrai du mot, il est impossible de dire que nous sommes dans un cas semblable lorsqu'il s'agit de la grande usine.

Ce qui est nouveau, ce n'est pas l'enfant, qui est identique à lui-même, ou à peu près, à travers les âges, mais c'est l'*atmosphère* et ce sont les *conditions* de la vie de travail qui lui est offerte. Il n'y a plus correspondance entre les possibilités de l'un et les exigences de l'autre. Et c'est ce qui pousse l'Eglise à lancer un cri d'alarme.

Lorsque la jeunesse ouvrière chrétienne, par exemple, demande la prolongation de la scolarité jusqu'à 16 ou 17 ans, à quel sentiment obéit-elle ?

Est-ce l'expression d'une *revendication démagogique*, comme le pensent certains ? s'agit-il là d'un moyen de se rendre sympathique à une masse en flattant ses instincts, de recruter plus facilement des adhérents nombreux, voire de faire pièce au communisme en allant plus loin que lui dans la voie de la surenchère ? Non.

S'agirait-il plus simplement d'une campagne *propre à une certaine catégorie de jeunes ouvriers*, mais qui ne serait pas, pour autant, *contraignante* pour toute conscience qui veut être chrétienne ? Une sorte d'option libre, en quelque sorte, non condamnable, mais discutable ? Pas plus.

En réalité, et compte tenu de la part d'erreur d'appréciation qui reste en tout jugement humain, nous sommes là en face d'une *exigence impérieuse de notre christianisme*. Ce qui était tolérable hier ne l'est plus aujourd'hui, parce qu'il n'y a plus de commune mesure entre aujourd'hui et hier. Conditions nouvelles, donc problèmes nouveaux. Il ne s'agit pas d'une classe ouvrière qui, parce que plus évoluée, ne peut plus admettre ce qu'elle a supporté dans les siècles passés ; il s'agit d'une *nature humaine qui proteste contre ce qui la brime injustement*.

Que tout cela soit facile, nous ne le dirons pas. Il y a des habitudes prises, de dures nécessités économiques, une opinion régnante, dont il faut tenir compte. Mais notre foi chrétienne nous a habitués à ne pas admettre comme inéluctable ce qui existe ou ce qui se fait : elle nous pousse sans cesse, au contraire, vers ce qui doit être ou doit se faire.

III. — *Une action catholique adaptée*

S'il en est ainsi, la seule tâche qui s'offrirait à l'action catholique serait, semble-t-il, de lutter de toutes ses forces contre un état de choses qu'elle estime radicalement mauvais. Une jeunesse salariée, oui, mais pas d'adolescence salariée.

Ce serait mal connaître son réalisme. Puisqu'en attendant, il y a, par centaines, par milliers, des adolescents qui travaillent, elle cherchera comment résoudre les innombrables problèmes que cette vie anormale pose pour eux.

Mais vous voyez aussitôt, chers parents, combien les préoccupations, ici, vont être différentes de celles qu'avait l'action catholique en face des élèves d'un collège ou d'un lycée.

Il ne s'agit plus de collaborer personnellement à l'œuvre que des éducateurs compétents et dévoués ont entreprise. Il s'agit plutôt, vaille que vaille, *en luttant chaque jour contre un milieu hostile*, de développer sa personnalité quand même, et de devenir un homme.

Plus de soucis intellectuels ? Comme il faut cependant que l'intelligence continue à s'ouvrir, il faudra prendre appui sur la vie de travail, en la complétant judicieusement, pour donner à ces enfants la *culture* qui leur est nécessaire.

Une fatigue physique trop forte ? Il faudra habituer l'adolescent à se discipliner, à chercher les compensations nécessaires, à respecter plus courageusement des lois d'hygiène élémentaire.

Tout cela reste sur un plan uniquement humain. Ce sont des chrétiens, des fils de Dieu qui nous préoccupent.

En face de la morale nouvelle qu'ils découvrent, il faudra leur apprendre à discerner ce qui est bon et ce qui ne l'est pas, il faudra sans cesse les aider à redresser leur jugement, à développer sans défaillance les vertus de *loyauté*, de *compréhension réciproque*, de *conscience professionnelle*, de *solidarité vraie*, pour tout dire : de *charité*.

Devant la brutalité avec laquelle ils vont découvrir le problème de l'amour humain, il faudra remettre en honneur la *grandeur et la beauté du mariage chrétien*, du *respect dû à la femme*, de la *dignité de l'homme* et de l'importance de son rôle.

Toutes ces choses, que d'autres adolescents de leur âge apprennent calmement, lentement, progressivement, il leur faudra les redécouvrir après les avoir mal apprises, être en réaction continuelle contre tout ce qui les entoure.

Certains peuvent en sortir grandis, trempés pour les luttes futures. D'autres, au contraire, en seront meurtris pour toute leur vie. Nécessité donc de ne pas les laisser seuls, mais de leur offrir le réconfort d'un *groupement*, d'une *amitié*, du *conseil d'un prêtre*. La J. O. C. a pour sa branche *apprentis*, ses programmes, ses publications. De toutes nos forces, aidons-là.

* *

C'est peut-être ce problème de l'adolescence ouvrière, trop tôt jetée dans la vie de travail, qui a le plus touché le chanoine Cardijn, et est à l'origine de sa vocation de fondateur. De l'extrême misère, Dieu fait ainsi surgir le remède approprié. Ne chantons pas trop tôt victoire, cependant. L'étincelle a jailli, l'idée féconde est née, mais il faut que cela dure, et que le vrai travail se fasse.

Or, il est toujours ingrat, ce travail ; et, à cause de cela on est toujours tenté de ne rien faire ou de prendre des solutions insuffisantes. Ce n'est pas en ménageant, quelques heures par semaine, un peu de détente ou de distractions à de jeunes apprentis qu'on aura résolu les problèmes de leur vie. Que notre amour pour eux, inspiré et pénétré par la charité même du Christ, nous aide à rester à la fois clairvoyants et persévérants dans notre générosité.

L'ANNEE AVEC NOTRE-DAME

III

Purification

(2 février)

LA FÊTE DES CIERGES

Mes frères,

Le mystère de la Sainte Vierge que nous honorons après celui de sa maternité divine, c'est celui de sa purification.

L'Eglise romaine appelle la fête qui le commémore *la Purification de Marie*, parce que, ce quarantième jour après sa maternité, la T. S. Vierge se présenta au Temple pour la purification prescrite par la loi juive et qui correspondait aux cérémonies des relevailles de notre loi chrétienne.

Elle l'appelle aussi la fête de *la Présentation de Jésus au Temple*, parce que ce même jour Jésus fut présenté et racheté au Temple, en sa qualité de premier-né toujours selon la même loi juive.

L'Eglise grecque l'appelle la fête de *la Rencontre*, parce que, lors de cette purification et de cette présentation, le saint vieillard Siméon, miraculeusement éclairé de Dieu, devina l'identité de Jésus, le prit dans ses bras et salua en lui le Messie attendu et la lumière du monde.

En France, nous l'appelons surtout *la Chandeleur*, la fête des chandelles ou des cierges, parce que, en cet anniversaire, nous processionnons avec des cierges allumés en l'honneur de celui que Siméon venait de saluer comme la lumière des nations.

A notre fête des cierges, Marie a répondu par le miracle du cierge. Ces deux particularités font de la Purification de Marie, une chandeleur française.

I. — *Procession des cierges*

La Purification de Marie se nomme chez nous la Chandeleur, la fête des cierges.

Des savants voudraient que cette procession soit un vestige de coutumes païennes, sans du reste être trop d'accord sur les origines et la nature de ces cortèges : retraite aux flambeaux à travers les rues des villes, disent les uns (voir Dom Guéranger), lustrations à travers champs, disent les autres (voir Perdrizet).

Ne faisons aucune peine, même légère, aux savants. Nous voulons bien qu'il y ait eu, à l'origine de la procession de la Chandeleur, une vieille coutume païenne. Mais justement, l'Eglise l'a exorcisée, elle l'a convertie, elle lui a donné un sens chrétien, comme elle a fait des Palais de justice de l'Empire romain ses premières basiliques, comme elle a transformé en églises des temples des faux dieux, comme des âmes païennes elle a suscité des âmes chrétiennes.

Aujourd'hui la procession des cierges de la Chandeleur est une procession symbolique, en hommage au Christ, vraie lumière des âmes, que la Vierge a fait luire sur le monde, qu'elle a portée comme le ferait un candélabre de choix, et que Siméon célébra de son chant magnifique : *Nunc dimittis*...

C'est en effet la grande signification du cierge dans nos cérémonies religieuses.

Celle des cierges à l'autel pendant la messe. N'allons pas imaginer en effet qu'ils aient, actuellement surtout, un but tout pratique, celui d'éclairer le célébrant qui lit les prières du Missel. Bien faible est leur lueur aux messes matinales et bien inutile leur clarté aux grand'messes en plein jour. Mais ils honorent de leur cire très pure la pureté virginale de Jésus et de leur flamme Celui qui est la lumière du monde.

C'est celle des cierges que les acolytes allument au jour de leur ordination ou qu'ils portent aux messes solennelles de chaque côté du pupitre de l'évangile.

C'est celle surtout du cierge pascal que la procession du Samedi Saint conduit au choeur au chant répété du *Lumen Christi*. De Pâques à l'Ascension, il reste placé près de l'autel, du côté de l'Evangile, puisque c'est par son Evangile que le Christ éclaire l'humanité. Et, en la fête de l'Ascension, après que l'épître et l'évangile nous ont raconté comment Jésus s'éleva du sol et disparut aux yeux de ses apôtres, l'Eglise éteint ce cierge dont la flamme figurait la présence parmi nous.

Tout fidèle qui a suivi dans son missel la bénédiction des cierges, du cierge pascal ou des cierges de la Chandeleur, sait ces choses.

Et symbolisme évidemment très heureux, et à plus d'un titre, parce que la substance très pure, sans mélange aucun, dont les abeilles composent leur cire, est l'image de la chair virginale du Christ, mais surtout parce que sa flamme nous rappelle cette lumière dont Notre-Seigneur a fait un de ses noms évangéliques : « Je suis la lumière du monde » (Jo., VIII, 12) ; « Moi, la lumière, je suis venu dans le monde, pour que quiconque croit en moi ne demeure pas dans les ténèbres » (XII, 46) ; « Il était la lumière vraie qui éclaire tout homme venant en ce monde » (I, 9).

Et rite bien de circonstance en la fête de la Purification, puisqu'il évoque une des plus belles louanges au Christ enfant par un vieillard au bord de la tombe : il est la lumière pour éclairer les nations, *lumen ad revelationem gentium.*

De tous les sacramentaux auxquels des non-pratiquants eux-mêmes restent encore attachés, ce cierge de la Chandeleur est avec le buis béni des Rameaux, le plus connu, le plus populaire, le plus traditionnel chez nous.

On l'emporte chez soi et on le garde précieusement, comme un talisman contre les dangers qui nous menacent. On l'allume quand l'orage tonne et enveloppe la maison, en signe de confiance en Dieu et en la Vierge, pour qu'ils nous gardent de la foudre. On l'allume aussi près du lit de nos mourants, afin d'implorer la protection de la Vierge et de nous rappeler l'immortalité que le Christ nous a méritée.

Autant que les fleurs, autant que les oriflammes et les tentures, autant que les ex-voto, les cierges, les brasiers de cierges, ceux de N.-D. des Victoires et de N.-D. de Lourdes, sont la parure que nous faisons aux trônes de la Vierge, le témoignage de notre confiance en elle, notre prière ou notre action de grâce continuée devant son image.

II. — *Miracle du cierge*

Je me souviens d'avoir visité, petit séminariste, la célèbre abbaye d'Afflighem en Belgique. Du milieu d'un massif de roses, dressée sur son piédestal, émergeait une statue de la Sainte Vierge. C'est là, nous dit le moine qui nous accompagnait, qu'un jour S. Bernard, qui ne passait jamais devant l'image de Marie sans lui dire : *Ave, Maria,* vit la Vierge s'animer, et l'entendit répondre à son salut : *Ave, Bernarde.*

La Vierge a répondu aussi gracieusement à notre dévotion traditionnelle des cierges par un des plus étonnants miracles de sa bonté maternelle.

Au commencement du XII^e^ siècle, une épidémie étrange semait la mort et la terreur en Allemagne, en Angleterre, en Italie, en France. Dans le peuple qui ignore les mots savants et qui se fait au vocabulaire à lui, on l'appela d'un nom qui lui est resté, *le mal des ardents*, ou le *feu sacré* parce que ses victimes se sentaient consumées par une inflammation secrète qu'aucun remède ne parvenait à guérir.

En 1130, une grande procession de la châsse de sainte Geneviève à Notre-Dame, l'invocation conjuguée de la T. S. Vierge et de la vierge de Nanterre, les supplications d'alors, comme d'hier, en tous nos jours de malheur, avaient opéré plusieurs guérisons miraculeuses et écarté le fléau. La reconnaissance de Paris avait élevé un nouveau sanctuaire à sa protectrice : Sainte Geneviève des Ardents, titre transféré aujourd'hui à Sainte Geneviève des Grandes Carrières (18e arr.), et institué une seconde fête de la sainte que Paris célèbre encore le 26 novembre.

Mais, avant sainte Geneviève, la Sainte Vierge, s'était mérité ce titre de *Notre-Dame des Ardents*, auquel la ville d'Arras a dédié un de ses plus beaux sanctuaires à la suite d'une apparition à deux de ces trouvères qui s'en allaient disant leurs poèmes et chantant leurs cantiques, deux ménestrels alors en vogue, autrefois amis intimes, maintenant ennemis jurés, Norman et Itier.

Cela se passait en l'an 1105, alors que le mal des Ardents désolait l'Artois.

Dans la nuit du 24 au 25 mai, une femme vêtue de blanc apparaît à Itier : « Gagne Arras, lui dit-elle ; demande audience à l'évêque Lambert ; veille avec lui et avec ton frère ennemi Norman, dans la cathédrale pendant la nuit de samedi au dimanche. Au chant du coq, une femme, vêtue comme je le suis maintenant, descendra du haut du chœur de l'église, et vous tendra un cierge allumé. Vous verserez quelques gouttes de la cire de ce cierge dans des vases remplis d'eau. De cette eau, vous donnerez à boire aux malades et laverez leurs plaies. Ceux qui auront la foi seront guéris ; ceux qui douteront mourront de leur maladie. »

La même nuit, Norman recevait un message identique.

Apparition ou songe ? Chacun de leur côté, les deux ménestrels hésitaient.

Or, la nuit suivante, même apparition et même communication de la même dame, mais cette fois avec ordre de lui obéir sous peine d'être frappés, eux aussi, du mal des Ardents.

Alors, plus d'hésitation !

Et la nuit de samedi au dimanche, l'évêque d'Arras et les ménestrels réconciliés se préparaient par le jeûne et la prière à la visite annoncée. A l'heure dite, au premier chant du coq, l'apparition descendait du sommet de la voûte. « Approchez, dit-elle, voici un cierge qui sera le gage spécial de ma miséricorde et que je vous confie. »

Aussitôt, les trois voyants se mirent en devoir de remplir l'ordonnance que leur avait donnée celle que nos Litanies appellent *la Santé des infirmes*. Cent trente-neuf malades furent guéris. Un contagieux, qui avait plaisanté en déclarant qu'une gorgée de vin ferait mieux son affaire, ne tarda pas à succomber.

Le remède, préconisé par la Sainte Vierge, pouvait en effet provoquer le sourire des sceptiques. Mais, dans l'Evangile, Notre-Seigneur n'avait-il pas guéri l'aveugle à l'aide d'un remède encore plus étrange, avec un peu de boue ? Et justement que le remède parût sans rapport avec le mal, n'était-ce pas faire mieux éclater l'intervention de la T. S. Vierge ?

Et surtout n'y a-t-il pas là un signe que la Vierge agrée cet hommage de nos cierges, emblème de la lumière qu'elle a fait lever sur le monde, dès là que cette dévotion ne dégénère pas en superstition, mais exprime les sentiments de notre foi et de notre confiance, comme une gerbe de fleurs déposée devant son autel.

* *

Oui, élevons-nous par dessus les signes et les symboles, jusqu'à la pensée qu'ils expriment !

Au jour de notre baptême, dès notre entrée dans la vie chrétienne, l'Eglise a mis un cierge dans nos mains. « *Reçois cette lumière ardente,* a-t-elle dit,

et garde la grâce de ton baptême avec une fidélité inviolable. Observe les commandements de Dieu, afin qu'à l'arrivée du Seigneur pour les noces éternelles, tu puisses aller à ta rencontre avec tous les saints dans la cour céleste pour les siècles des siècles. »

Que de prendre part, en la fête de la Purification, à la procession de la Chandeleur en l'honneur de la Vierge et de son Fils, nous aide, à l'exemple des vierges réfléchies et prudentes de la parabole, à garder, au cours de notre existence, cette lumière de la foi et cette pureté de la vie, afin que l'arrivée de l'époux nous trouve prêts à lui faire escorte pour ces noces éternelles !

IV

Notre-Dame de Lourdes
(11 février)

LOURDES ET NOTRE FOI

Mes frères,

On ne se lasse jamais de réentendre le merveilleux récit des 18 apparitions de l'Immaculée à la petite Bernadette. Mais Lourdes n'est pas seulement un passé ; c'est aussi un présent. Lourdes continue.

Lourdes continue, c'est-à-dire que la Sainte Vierge y poursuit avec éclat sa mission de promotrice du règne de Dieu dans l'Eglise et par l'Eglise.

Nous savons, par le récit des Actes des Apôtres, que Marie était présente et eut sa part à l'inauguration de l'Eglise au jour de la Pentecôte. De cette manifestation du Saint-Esprit sur les apôtres qui sacre l'Eglise continuatrice du Christ, une image reste gravée depuis l'enfance dans nos mémoires : celle qui illustrait cette page de notre catéchisme. Les apôtres, rangés en arc de cercle, figés dans une immobilité hiératique, la tête surmontée d'une langue de feu, et que préside au centre la T. S. Vierge. Traduction fidèle du récit de l'attente de la Pentecôte par S. Luc : « tous, dans un même esprit, persévéraient dans la prière, avec quelques femmes et Marie, Mère de Jésus et ses frères » (I, 14).

Cette présidence de Marie à la naissance de l'Eglise, présidence effective et non seulement d'honneur, n'est pas fait fortuit, ni occasionnel, ni passager. Présente corporellement près du berceau de l'Eglise, la Sainte Vierge ne cessera de l'être spirituellement à la croissance, à la jeunesse, à la maturité, à tous les âges de cette Eglise. A tous les tournants de l'histoire, l'œil attentif découvre sa présence qui garde qui sauve, qui anime.

De cette activité jamais en repos, on pourrait brosser un tableau historique d'ensemble. Mais les grandes fresques, si magistrales soient-elles, à cause de leur vaste panorama même, impressionnent sans doute, elles ne convainquent pas toujours. La preuve nous échappe de tant de faits accumulés : ce n'est pas un argument scientifique.

Arrêtons-nous à un détail de cette fresque, à celui que nous pouvons confronter avec la réalité vivante, à l'*action actuelle*, tangible, contrôlable de la Sainte Vierge, dans la vie de l'Eglise.

Comme nous y invite cette fête, partons de ce fait de Lourdes qui se continue sous nos yeux depuis près d'un siècle. Sans doute, Lourdes n'est pas un article de foi ; mais c'est un fait historique. Et à travers ce fait, la présence active de Marie dans l'Eglise du XX^e siècle s'affirme aussi éclatante que dans l'Eglise du I^er, comme l'animatrice de tout ce qui constitue sa vitalité, je veux dire, pour résumer, les trois vertus primordiales de foi, de charité et de religion.

Voyons aujourd'hui comment Lourdes *aide* et *affermit* notre foi, cette foi qui est au principe de tout le reste, de la charité et de la religion.

I. — *Lourdes aide notre foi*

Au départ et à la base de la vie catholique il y a la foi : il faut que celui qui s'approche de Dieu, croie... (Héb., XI, 6). Le catholique s'appelle un fidèle. Au jour de son baptême, au jour de son entrée dans la famille de Dieu et de l'Eglise, le dialogue s'est engagé sur ces mots : « Que demandez-vous à l'Eglise de Dieu ? — La foi. »

La foi ! et non pas une vague croyance, mais l'adhésion à toutes les vérités que Dieu nous a enseignées et qu'il nous propose par son Eglise.

Or Lourdes est venu faciliter la foi des catholiques au lendemain et à la veille de nouvelles affirmations dogmatiques.

En 1858, quand se produisent les apparitions de Lourdes, il y a quatre ans que l'Eglise vient de déclarer l'Immaculée Conception de la Sainte Vierge non seulement une croyance très recevable, mais encore un dogme de notre foi. Certes l'adhésion de notre foi à cet enseignement, nous la donnons parce que la parole de Dieu, contenue dans la Révélation, dans l'Evangile et dans la Tradition, s'est prononcée à ce sujet et que Dieu ne peut ni se tromper ni nous tromper : le motif déterminant de notre foi n'est jamais ni notre sentiment personnel, ni l'autorité des savants, ni une superstition si éclatante soit-elle, mais la parole de Dieu. Néanmoins quelle aide, quel élan, quel enthousiasme ajouta à la foi du monde catholique d'apprendre que quatre ans après cette définition la Vierge avait dit à une enfant qui ne savait même pas ce que cela signifiait : « Je suis l'Immaculée Conception » ; de pouvoir contempler, honorer, fêter ce mystère dans une blanche apparition ceinturée d'azur, de recevoir, comme récompense de sa foi à ce privilège, une profusion inouïe de miracles en un siècle qui n'y croyait plus.

En 1858, quand se produisent les apparitions de Lourdes, on est à la veille de l'affirmation par l'Eglise, en 1870, d'un autre dogme, celui de l'infaillibilité pontificale, qui soulève dans certains milieux catholiques une opposition autrement vive que celui de l'Immaculée Conception, parce qu'il lui paraît porter atteinte à un prétendu principe sacro-saint et tabou de l'humanité qu'on décore du nom de liberté de pensée, d'une liberté de penser sans limite, jusqu'à l'extravagance et l'absurde, jusqu'au droit d'affirmer l'erreur et de nier l'évidence même...

Et là encore, si nous croyons à l'infaillibilité du pape quand il se prononce officiellement sur les questions de foi et de morale, c'est en définitive, et uniquement à cause de la parole de Dieu. Mais enfin quelle illustration populaire et voyante de cette infaillibilité du Pape de se rappeler que quelques années auparavant la Vierge était venue en quelque sorte confirmer l'enseignement de l'Eglise en déclarant son identité à la petite voyante de Lourdes, en se nommant sous ce titre que le Pape venait de lui reconnaître : « Je suis l'Immaculée Conception. »

Il y a plus : Lourdes n'est pas seulement venu faciliter notre foi. Lourdes a affermi notre foi contre

les prétentions du scientisme et du rationalisme triomphants, en répondant à leurs exigences de miracles et de miracles incontestables.

II. — *Lourdes affermit notre foi*

Nous croyons sur la seule parole de Dieu. Encore faut-il que notre foi ne soit pas une démission de notre raison, mais une soumission qui l'honore à une intelligence supérieure; encore faut-il que nous ayons des preuves que Dieu a parlé. Ces preuves, ces signes, ces critères ce sont les miracles : la prophétie elle-même n'est qu'une sorte de miracle.

Or au moment que se produit le fait de Lourdes : les apparitions, les premiers pèlerinages, les guérisons merveilleuses et multipliées, c'est aussi le moment que la science étale ses prétentions avec toute la vanité et l'ostentation d'une parvenue. Elle arbore la majuscule comme si elle était un personnage. Elle joue même à la nouvelle divinité qui a détrôné le vieux dieu de l'obscurantisme et qui va instaurer parmi les hommes un autre idéal et une nouvelle morale.

Les plus avancés récusent jusqu'à la possibilité même du miracle, justement en vertu du déterminisme de lois permanentes, immuables, inflexibles, de la nature qui n'admettent aucune exception. Voilà largement dépassé le stade rationaliste d'un Jean-Jacques Rousseau qui déclarait que ce serait faire trop d'honneur à de tels hommes que de les punir, qu'il suffisait de les enfermer *(Lettres de la Montagne*, 3e lettre).

Les autres, plus nombreux et plus avisés : un Littré, un Renan, un Charcot, reconnaissent bien la possibilité théorique du miracle, mais ils nient sa valeur pratique, parce que s'il existe nous n'avons pas le moyen de le constater. Ainsi parle Renan ; il déclare : « Nous ne disons pas : le miracle est impossible ; nous disons : il n'y a pas eu jusqu'ici de miracle constaté » *(Vie de Jésus*, Introduction).

Et avec la naïveté ou l'outrecuidance de l'homme qui s'imagine que le monde ou du moins l'esprit critique a commencé avec lui, il propose : « Que demain un thaumaturge se présente avec des garanties assez sérieuses pour être discuté... que ferait-on ? Une commission composée de physiologistes, de physiciens, de chimistes, de personnes exercées à la critique historique serait nommée... Cette commission... règlerait tout le système de précautions nécessaires pour ne laisser prise à aucun doute... [Alors] une probabilité presque égale à la certitude serait acquise. Cependant, comme une expérience doit toujours pouvoir se répéter... le thaumaturge serait invité à reproduire son acte merveilleux dans d'autres circonstances... » *(Vie de Jésus*, Introd., p. 51-52).

Parties des savants, ces idées sur l'impossibilité ou l'indiscernabilité des miracles, imprégnaient successivement les autres couches des intelligences. Et serait-ce trop dire que la mentalité des hommes en reste encore inconsciemment intoxiquée ?

Or sur ces entrefaites la renommée se répandait, envahissante, que Lourdes devenait une terre de miracles, au point que les pèlerinages y transportaient des centaines et des centaines de malades. Au début de ce siècle on avait déjà enregistré plus de 3.000 guérisons miraculeuses et non pas tant de maladies nerveuses, dont on pourrait dire qu'elles sont le résultat d'un choc mental, que de maladies organiques.

Faut-il citer quelques cas typiques ?

...143 guérisons de la maladie de la moelle,
530 de celles du cerveau,
69 de l'appareil des os,
119 de tumeurs,
22 de cancers,
54 de plaies,
55 aveugles avaient recouvré la vue ; 24 muets la parole ; 32 sourds l'ouïe [1].

Et ces miracles avaient subi et subissent le sévère contrôle qu'exigeait Renan. S'il revenait au monde, il serait comblé à souhait. Sa fameuse commission de physiologistes, de physiciens, de chimistes a été créée et fonctionne... avec tout le système de précautions nécessaires pour ne laisser prise à aucun doute. C'est le Bureau des Constatations médicales qui groupe des savants de tout pays et de toute opinion.

Et les expériences ont été répétées. Les mêmes miracles se sont reproduits. Tout a été fait pour donner satisfaction aux exigences de la science.

Et maintenant beaucoup de grands savants s'inclinent et reconnaissent la possibilité et le fait du miracle. Le signe indubitable de notre foi a repris toute sa valeur.

* *

Si la foi est la base de la vie catholique, son trait distinctif c'est la charité et son premier devoir le culte de Dieu.

Il resterait et il serait tout aussi facile de montrer dans la présence de la Vierge à Lourdes un puissant facteur de charité : (songez à ces équipes de docteurs, de brancardiers et d'infirmiers bénévoles autour des malades), et de religion : (songez à ces innombrables communions, à ces nuits d'adoration, à ces messes célébrées, à ce flot de prières) comme elle a été un puissant facteur de foi. Mais ce serait abuser de votre attention. Aussi bien : charité et religion suivent la foi : un croyant sincère, logique avec lui-même ne peut pas ne pas servir Dieu et son prochain.

Alors vous conviendrez que Marie est présente à l'Eglise d'aujourd'hui comme à l'Eglise de Jérusalem, qu'elle aime la vie de cette Eglise du XXe siècle comme elle stimulait la ferveur de celle du Ier ; qu'elle reste maintenant ce qu'elle était autrefois la bonne ouvrière du règne de son Fils sur la terre.

Il faut le reconnaître. Bien que la vie spirituelle ne se calcule pas mathématiquement, sans Lourdes, notre siècle n'aurait peut-être pas connu la moitié de sa vitalité de foi, de charité, de religion.

BREVES CONFERENCES SUR L'HISTOIRE DE L'EGLISE

LV

RÈGNE DE GRATIEN (375-383)

Valentin Ier mourut en 375. Il laissait deux fils : *Gratien*, âgé de 17 ans, qui régna jusqu'en 383 et Valentinien II, âgé de 4 ans, qui régnera jusqu'en 392. Gratien succéda à son père sur le trône d'Occident. En 378, à la mort de son oncle Valens, qui régnait sur l'Orient, il s'adjoindra son jeune frère. En réalité,

[1] D'après l'abbé Bertrin, *Le fait de Lourdes*, dans le *Dict. apol. de la Foi catholique*.